"Un héraut s’avança conduisant le fidèle aède par le peuple honoré, Démodocos ; il l’installa au milieu des convives, adossé à une colonne.

L’ingénieux Ulysse alors dit au héraut en coupant au filet (le plus gros y resta) d’un cochon aux dents blanches, abondamment bardé de graisse :

Tiens, héraut, porte ce morceau pour qu’il le mange à l’aède. Je le salue à travers mon chagrin. De tous les hommes de la terre, les aèdes méritent les honneurs et le respect, car c’est la Muse, aimant la race des chanteurs, qui les inspire."

Il dit, et de ses mains le héraut apporta la viande au grand Démodocos qui l’accepta, la joie dans l’âme. Ils tendirent les mains vers les mets présentés. Quand on eut apaisé la soif et l’appétit, l’ingénieux Ulysse à Démodocos dit ces mots :

"Démodocos, entre tous les mortels je te salue ! La Muse, enfant de Zeus, a dû t’instruire, ou Apollon : tu chantes avec un grand art le sort des Grecs, tout ce qu’ont fait, subi et souffert les Argiens, comme un qui l’eût vécu, ou tout au moins appris d’un autre! Mais, changeant de sujet, chante l’histoire du cheval qu’Epeios, assisté d’Athéna, construisit, ce traquenard qu’Ulysse conduisit à l’acropole, surchargé de soldats qui allaient piller Troie.

Si tu m’en fais un beau récit dans le détail, aussitôt, j’irai proclamer devant chacun qu’à la faveur d’un dieu tu dois ton chant sacré ! Alors, aiguillonné par le dieu, il chanta, commençant au jour où, sur leurs navires bien pontés, les Argiens repartaient, ayant incendié leurs tentes, alors que quelques-uns, autour du très illustre Ulysse, étaient déjà dans le cheval sur l’agora de Troie :

car les Troyens eux-mêmes l’avaient introduit chez eux. Il se dressait donc là, eux discutant à l’infini assis autour, et partagés entre trois décisions :

soit transpercer d’un glaive sans pitié le piège, soit le traîner plus loin et le jeter du haut des roches, soit en faire une offrande aux dieux pour les calmer.

C’est à cela enfin qu’ils devaient se résoudre. Leur destin était de périr, du jour que dans leurs murs ils abritaient le grand cheval où logeaient tous les chefs des Grecs, portant le meurtre et la mort aux Troyens.

Il dit comment les Grecs avaient pillé la ville, se répandant hors du cheval, quittant le piège creux ; comment chacun avait saccagé sa part de la ville, comment Ulysse avait cherché Déiphobe chez lui, tel Arès, avec Ménélas égal aux dieux ; comment il y risqua le plus atroce des combats et fut enfin vainqueur par Athéna la généreuse...

Voilà ce que chantait l’illustre aède ; Ulysse faiblit, des pleurs coulaient de ses paupières sur ses joues ; Comme une femme pleure son époux en l’étreignant, qui est tombé devant sa cité et son peuple en défendant sa ville et ses enfants du jour fatal, et, le voyant mourant et convulsé, jetée sur lui, pousse des cris aigus ; mais, par-derrière, des lanciers lui frappent le dos et les épaules, on l’emmène en captivité subir peine et douleur et ses joues sont flétries par la plus pitoyable angoisse ; de même, Ulysse avait aux cils de pitoyables larmes.

A tous pourtant, il put dissimuler ses pleurs ; le roi Alcinoos fut le seul qui s’en avisât, étant assis à son côté, et entendît sa plainte."